

Grand Théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE « PROGRÈS »

EN 1863, un journaliste, parlant des cafés à Lausanne, écrivait ceci :

« Ils se touchent tous », disent ces pauvres femmes. Elles ont raison. Vous ne pouvez pas faire dix pas dans la rue, sans lire à droite et à gauche : *Café*. — *Café-billard*. — *Vin, bière, liqueurs*, etc.

» Les propriétaires des cafés de première classe ont compris les justes récriminations que devait soulever chez le sexe féminin le développement toujours croissant de ce genre d'industrie, dont, jusqu'à présent, les plaisirs n'étaient offerts qu'à une partie seulement de l'humanité. Ils se sont dit : embellissons nos salles, n'épargnons ni glaces, ni marbres, ni banquettes de maroquin ; ouvrons un jardin, qu'une agréable musique s'y fasse entendre et la compagne de l'homme pourra être admise chez nous sans que la critique ait un mot à dire.

Ils ont réussi, car maintenant si vous dites à votre femme :

» — Je dois m'absenter un instant ; quelqu'un m'attend au Casino, elle vous répond gracieusement :

— Un moment, mon ami, je passe mon châle et je te suis. J'aime tant la musique !

» Pauvres maris, voilà où vous conduit le progrès !

Les maris ont bien pris leur parti du « progrès », aujourd'hui, en l'an de grâce 1914. Et il n'y a plus besoin aux dames de jardin ni de musique pour excuse. Ces dames vont au café !

Le nouveau thé. — L'autre jour, dans un magasin de Lausanne, une bonne vieille dame faisait des emplettes d'épicerie. En se retirant : — Qu'est-ce que c'est que ce thé Tango qu'on boit à présent dans les hôtels et dont on parle tant ? Vaut-il le thé de Chine ?

La bonne dame fut bien étonnée d'apprendre que, sous le prétexte de prendre une tasse de thé, on fait maintenant tout au monde.

A PROPOS DE L'AIGLE VAUDOIS

NOTRE concitoyen Agénor Parmelin, monté sur un aéroplane, a passé, on le sait, par dessus le Mont-Blanc, en volant de Genève à Aoste, il y a trois semaines. On a fêté comme il convenait l'aigle vaudois à Aoste, à Turin, à Bursins où il est né et dont il est le bourgeois, enfin à Genève qui en a fait aussi un de ses enfants.

L'exploit de Parmelin reporte l'attention sur le géant des Alpes et remet en mémoire sa conquête par les ascensionnistes de la fin du XVIII^e siècle.

Le nom, aujourd'hui si familier, de « Mont-Blanc », n'est pas mentionné avant 1742. La montagne qui le porte est désignée sous l'appellation de « Mont-Malay » sur une carte de 1644. Dans les documents antérieurs, remontant à 1606, c'est le nom de « Montagne Maudite » qu'on rencontre. Coolidge, l'auteur de *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, pense que la montagne appelée la « Roche Blanche » dans la charte de fondation du prieuré de Chamounix, datant de 1091 environ, n'était autre que le Mont-Blanc.

Quant à la première ascension, on sait qu'elle eut lieu le 8 août 1786 et que les héros en furent un intrépide jeune guide de Chamounix, Jacques Balmat, et le médecin du même village, Michel Paccard. Balmat et Paccard souffrirent beaucoup de la réverbération sur les champs de neige. Huit jours après leur expédition, rapporte Bourrit, ils étaient encore défigurés, presque aveugles, et leur démarche était celle d'hommes

ayant les os rompus. Aussitôt remis, le docteur Paccard se mit en devoir de tirer profit de son ascension ; il annonça des conférences à Lausanne et fit des publications.

Le naturaliste de Saussure gravit à son tour le Mont-Blanc en 1787. Parlant d'une tentative d'escalade de la même montagne que firent, en 1783, trois guides de Chamounix, il écrit :

« Ils étaient déjà assez haut et marchaient courageusement en avant, lorsque l'un d'entre eux, le plus hardi et le plus robuste des trois, fut saisi presque subitement par une envie de dormir absolument insurmontable : il voulait que les deux autres le laissassent et continuassent sans lui ; mais ils ne purent se résoudre à l'abandonner et à le laisser dormir sur la neige, persuadés qu'il serait mort d'un coup de soleil ; ils renoncèrent à leur entreprise et redescendirent ensemble à Chamounix...

» La chaleur les incommodait tous successivement, chose étonnante à cette hauteur ; le vin et les vivres qu'ils portaient n'avaient aucun attrait pour eux. L'un d'entre eux me disait sérieusement qu'il était inutile de porter aucune provision dans ce voyage, et que s'il y devait retourner, il ne prendrait avec lui qu'un parasol et un flacon de senteur. Quand je me figurais ce grand et robuste montagnard gravissant les neiges en tenant d'une main un petit parasol et de l'autre un flacon d'eau sans pareille, cette image avait quelque chose de si étrange et de si ridicule, que rien ne prouvait mieux à mon gré l'idée qu'il se faisait de la difficulté de cette entreprise, et par conséquent de son absolue impossibilité pour des gens qui n'ont ni la tête, ni les jarrets d'un bon guide de Chamounix. »

Certes, Parmelin peut à bon droit être appelé un héros, mais il a sans doute trop de bon sens pour ne pas accorder ce même titre aux modestes et vaillants explorateurs de 1786 et 1787.

POUR VOUS, MESDAMES !

C'est l'usage, chez certains peuples du Nord, de s'offrir des bijoux aux anniversaires. Les bijoux ont tout un langage. En voici la clef :

En *janvier*, on offre l'hyacinthe ou le grenat, présage de constance ou de fidélité dans la route du bien.

En *février*, c'est l'améthiste, préservatrice des passions violentes. Elle annonce la paix du cœur.

En *mars*, on donne la sanguine. Elle est naturellement la marque du courage ; elle indique aussi, comme contre-poids, la prudence dans les entreprises périlleuses.

En *avril*, c'est le saphir ou le diamant. Ces pierres précieuses sont, dit-on, une garantie d'innocence ou de repentir.

En *mai*, c'est l'émeraude, qui indique les passions heureuses.

En *juin*, c'est l'agate, annonçant de longs jours de santé.

En *juillet* viennent le rubis ou la cornaline, oubli des chagrins et résignation dans l'adversité.

En *août*, la sardoine, annonce de la fidélité conjugale.

En *septembre*, la chrysolithe, préservatrice de la folie.

En *octobre*, l'aigue marine ou l'opale, signe de malheur passager et d'espérance pour l'avenir.

En *novembre*, la topaze, qui promet la chose la plus rare : une amitié sincère et dévouée.

En *décembre*, enfin, c'est la turquoise et la malachite qui ne promettent que des succès et un bonheur inaltérable.

On boit.

Tous les jours de la vie

On boit.

Un ami nous oublie

On boit.

Est-on aimé d'sa belle

On boit,

Est-on trahi par elle

On boit.

Est-on dans l'allégresse,

On boit.

Est-on dans la tristesse,

On boit.

Va-t-on risquer sa vie,

On boit.

Le jour où l'on s'marie,

On boit.

Les phases de l'amour.

Grands mots... avant.

Petits mots... pendant.

Gros mots... après.

« Au **five o'clock** ». — Mme X. s'approche de Mme Y. et se penchant mystérieusement à son oreille :

— Oui, ma chère, cette pimbèche de Z. vous prête ce vilain défaut.

— Oh ! ma chère, elle peut bien m'en prêter tant qu'elle voudra, il lui en restera toujours assez pour elle.

Oui. — Une riche veuve poursuivait de ses assiduités un homme titré. Celui-ci s'en étonnait, disant : « Je n'y comprends rien ; elle doit pourtant bien savoir que je suis ruiné. »

— Mais que lui importe cela. Vous êtes marquis. Elle n'attend de vous qu'un oui pour avoir un *nom*.

Vous savez bien !... On parlait musique l'autre soir, chez les Z. Un des assistants fait tout à coup :

« Je n'ai pas beaucoup la mémoire musicale ; toutefois, il y a deux airs que je n'oublierai jamais, vu les circonstances particulières dans lesquelles je les ai entendus :

» Le premier, c'est l'air de... de?... cet air... vous savez bien, qui commence par... par?... (*chantonnant*). La, la, la... Non ce n'est pas ça ! Oh ! mais il va me revenir.

» Le second, c'est l'air si connu de... de?... On n'entend que cela à Paris. Cet air commence par... par?... Oh ! c'est trop fort ! Impossible de m'en souvenir. »

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 1^{er} mars, en matinée : *Le Maître de Forges*, comédie en 4 actes et 5 tableaux, de Georges Ohnet, et *Un mariage à Londres*, un acte dé-sopilant. — En soirée : *La Petite Chocolatière*, comédie en 4 actes, de Gavault, le grand succès de la semaine.

Mardi 3 : *Le Procureur Hallers*, pièce en 4 actes, des plus intéressantes.

Judi 5 : *Le Voyage de M. Perrichon*, l'immortelle comédie de Labiche et Martin, et *La Nuit d'octobre*, d'Alfred de Musset.

Vendredi 6 : 5^e représentation populaire.

Kursaal. — « Pan !... Germanisme » continue tranquillement une carrière sans précédents ; tous les soirs la salle est comble et de nombreuses locations assurent à cette revue une durée prodigieuse. On ne peut rêver plus joli spectacle, mieux et plus somptueusement monté, avec une phalange d'artistes plus talentueux, et une plus agréable troupe de jolies femmes. Ajoutons que la Furlana et le Tango des salons, dansés par le professeur Mégroz et miss May Blossom, sont des merveilles de goût.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.